I. Foncer dans le décor
II. L’envers du décor
III. Planter le décor

Un article en 3 parties initialement publié dans l’annuel AMC 2023.

Ferrier Marchetti Studio
Sensual City Papers

Avec la contribution de Margaux Darrieus.

La série des Sensual City Papers constitue une libre contribution au débat pour repenser la ville.

automne 2024

0. prologue
I. Foncer dans le décor
II. L’envers du décor
III. Planter le décor
IV. d’autres décors

L'urgence climatique est aussi esthétique

Quel langage pour l'architecture contemporaine ?

« Sous ses formes presque infinies,
le récit est présent dans tous les temps, dans tous
les lieux, dans toutes les sociétés ; le récit
commence avec l'histoire même de l'humanité. »
Roland Barthes, *Poétique du récit, 1977*

On connaît désormais avec précision les mètres cubes de matière nécessaires à la construction ou la transformation du moindre bâtiment. On peut même certifier des filons sollicités, photos de l'extraction à l'appui. On est habitué à admirer avec déférence les gestes artisans qui transforment la matière en matériau. Et on dénonce enfin la culture du tout béton, et ses inclinaisons à faire perdurer des logiques coloniales extractivistes, de domination. Bref, à la faveur de préoccupations climatiques grandissantes, il semblerait qu'on commence à prendre au sérieux la dimension écologique et politique de l'architecture. Mais savons-nous encore décrire la portée esthétique d'une réalisation ? Concentrés sur la dimension matérielle de leurs projections, sur les manières dont leurs dessins engendrent des processus de construction raisonnés et raisonnables, les architectes sont nombreuses et nombreux à aborder le projet par sa réalité constructive et les données objectivement calculables qui l'accompagnent. C'est heureux, mais cela réduit la part décrite de l'architecture à celle de l'acte qui précède l'avènement du bâti. Aussi, une question se pose : savons-nous encore dialoguer collectivement de la forme et de sa perception sensible – éminemment subjective, elle –, de l'architecture telle qu'elle se présente, en tant qu'objet fini ?

Peut-être l'avons-nous trop fait ces cinquante dernières années, en réduisant la portée architecturale du projet au dessin d'enveloppes aussi fines et inutiles que surexpressives, seulement soumises aux désirs d'auteurs de leurs conceptrices et concepteurs. Ces errances – symptômes, d'une certaine manière, de l'adhésion des architectes aux règles de la communication promotionnelle qui structurent leur marché professionnel – ne doivent pas faire oublier la dimension intrinsèquement narrative de l'architecture. Les formes architecturales ont, aussi, une dimension impalpable, culturelle, qu'il faut penser.

Or, pas de narration sans langage pour l'exprimer.

La mise au point dans le projet d'un ensemble de signes et de sens, d'images, d'imaginaires et de significations (par l'usage d'une matière choisie, par l'agencement du plan, par le déploiement d'une mise en œuvre spécifique et de son expression, etc.) ; bref l'établissement d'un langage, avec son vocabulaire et sa grammaire, est un des fondamentaux de la discipline architecturale. Et celui-ci est d'importance, car il témoigne d'une inscription de cette dernière dans un temps particulier. La force du langage de l'architecture, c'est qu'il la déborde : il est indissociable du régime socio-technique, des instruments, des règlements, des procédures, des institutions, qui lui permettent d'advenir, autant que des récits partagés qui le rendent audible à un instant T. Pour déchiffrer la force discursive de l'architecture, il faut donc comprendre les représentations et les systèmes de valeurs qui animent le monde. Il faut décrypter le goût de l'époque dans laquelle elle se déploie et qui rend lisibles les signes qu'elle articule.

Notre temps, balayé de bouleversements intellectuels et physiques immenses, a son langage architectural. Et c'est par les mots – en premier lieu, ceux des architectes – qu'il doit sortir de l'implicite. Il en va de la teneur de notre engagement collectif face à l'urgence climatique. Parce que, comme Bruno Zevi adoptait volontairement la posture du militant en encodant le « langage moderne de l'architecture » pour le diffuser [1] ; et comme Charles Jencks le déconstruisait ensuite, en traitant de la qualité métaphorique des édifices [2] ; décrire le langage de l'architecture contemporaine, celle qui émerge des préoccupations écologiques des architectes, c'est participer à son avènement.

Construire un langage, c'est construire un terrain d'entente commun, une modalité d'habiter le monde de manière collective. Admettre que le langage d'une époque existe, englobant sûrement une diversité de styles et d'écritures, déployant toute une typologie d'ornements, de décors, de symboles, de parures – qui débordent parfois le fonctionnalisme de la structure [3] –, c'est penser que les pratiques et productions architecturales d'aujourd'hui ne se dérobent pas à leurs responsabilités esthétiques. C'est considérer qu'elles engagent une narration avec celles et ceux qui les vivent, qu'elles racontent un message partagé, entendable par toutes et tous. Et en miroir, investiguer ce qui se noue entre les humaines et les humains, à travers l'architecture en train de se faire et telle qu'elle nous apparaît, c'est observer comment l'architecture permet de se lier, de faire société à travers elle. C'est examiner comment elle leur permet de s'attacher. C'est découvrir, aussi, comment les architectes se représentent la réalité.

Comment décoder le langage architectural de l'architecture contemporaine ? En guettant des indices précis, considérés tels des « actes de langage », des énoncés engageant les sujets qui les énoncent [4]. Une certaine façon de dessiner des couvertures, d'harmoniser les pleins et les vides d'une façade, de reporter des charges autour d'un percement et de l'exprimer, de gérer l'évacuation des eaux pluviales ou encore de raconter un système porteur et les assemblages qui le soudent, sont autant de manières de *dire quelque chose* par l'architecture. Il faut analyser la portée symbolique de ces éléments et de ces ouvrages, en déchiffrant les récits qui les déterminent et les règles qui les rassemblent.

Il est urgent de s'atteler à ce travail d'encodage du langage de l'architecture contemporaine, pour le rendre partageable. Cela en suivant une hypothèse : celle que les consciences convergent, peut-être, par une diversité d'outils stylistiques, vers une préoccupation collective, un grand récit fédérateur, celui d'une transformation nécessaire des rapports physiques et intellectuels à la Terre. Se pourrait-il qu'une multiplicité d'individus, sensibles à des codages différents, traduits dans des tendances séparatistes – du régionalisme critique au néo-rationalisme, du *low-tech* au *high-tech*, etc. –, fassent langage commun ?

Margaux Darrieus
critique d'architecture, enseignante à l'ENSA Paris-Malaquais,
chercheuse au laboratoire ACS UMR AUSser 3329

(1) Bruno Zevi, *Le Langage moderne de l'architecture : pour une approche anticlassique*, Marseille, Parenthèses, 2015 (1973).

(2) Charles Jencks, *Le Langage de l'architecture post-moderne*, Paris, Denoël, 1985 (1977).

(3) Gottfried Semper, *Du style et de l'architecture. Écrits 1834-1869*, Marseille, Parenthèses, 2007 (1860).

(4) John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 2024 (1962).

Foncer dans le décor

L'architecture fait actuellement l'épreuve de plusieurs impasses, caractérisées par des crises multiples et répétées. La crise sanitaire nous a fait prendre conscience de la fragilité de notre planète urbaine et a ébranlé notre confiance aveugle envers son extrême sophistication technique et sa prétendue invulnérabilité [1]. Nous sommes 8 milliards d'humains sur Terre, bientôt 10. Chaque jour, la population mondiale augmente d'environ 240 000 personnes, soit l'équivalent d'une ville comme Lille ou Bordeaux [2]. En 2050, notre planète devrait compter 70% d'urbains. Dans ce contexte, l'environnement construit doit plus que jamais prendre soin de ses habitantes et de ses habitants. La crise environnementale résonne comme une opportunité pour repenser nos modèles de villes. Car le rythme de la construction s'accélère, entraînant une hausse de la consommation d'énergie et de matière. Le secteur du bâtiment représente près de la moitié des consommations annuelles d'énergie en France, et près d'un quart des émissions de gaz à effet de serre. Dans le monde, la consommation de matière devrait doubler d'ici 2060 alors que c'est, au contraire, une logique inverse qu'il faudrait enclencher pour répondre aux enjeux écologiques contemporains. Dans ce contexte paradoxal, comment le projet d'architecture peut-il embrasser le paradigme de l'économie de matière qui doit désormais guider la construction ? Y a-t-il seulement une place pour la question du décor, tant ce dernier est associé à un ajout de matière inutile ? Quel rôle le décor peut-il jouer au moment où l'architecture s'aperçoit précisément de la consommation massive et irraisonnée des ressources non-renouvelables ? Pour y répondre, il est nécessaire de comprendre que le décor, notion polysémique, support de plusieurs acceptations et de plusieurs imaginaires, ne relève pas du superficiel et du superflu. ● Si chacune et chacun fait quotidiennement l'expérience du dérèglement climatique – 2022 a été l'année la plus chaude et la plus sèche jamais enregistrée en France, et tout porte à croire que les années à venir

I.

lui emboîteront le pas [3] – la frugalité à laquelle l'architecture devrait désormais se plier tarde à produire une pensée constituée sur l'esthétique qu'elle véhicule [4]. La question est pourtant brûlante et résonne comme un énième coup de boutoir dans l'actuelle crise de légitimité qui secoue le milieu de l'architecture. Soumis à des injonctions environnementales et économiques parfois contradictoires et à un univers normatif et réglementaire de plus en plus contraignant, l'architecte voit en effet sa créativité bridée, ses objets critiqués, ses discours incompris. Si le besoin de construction perdure, il faut désormais savoir le justifier auprès d'un public élargi : l'acte de construire a perdu de son évidence et son acceptabilité est de moins en moins garantie. Pour compléter le tableau, la crise économique, qui sévit depuis de nombreuses années désormais, implique une réorganisation constante des modes de production de l'architecture. Quant à l'utopie, possible refuge et nécessaire « horizon critique [5] », elle manque cruellement à l'appel : elle semble se réduire aujourd'hui à des images stéréotypées et une vision réductrice du développement durable. ● Nous sommes donc visiblement en train de *foncer dans le décor*. Mais la prise de conscience de la situation, si désolante soit-elle, ne saurait ternir l'optimisme inhérent à l'exercice de l'architecture. Elle appelle au contraire à une réflexion nouvelle, susceptible de véhiculer un message positif sur nos désirs et nos aspirations communes. Nous voilà plus que jamais sommés de continuer à réaliser des projets. Et si l'architecture paraît dans l'obligation de se réformer, c'est par *le décor* qu'elle arrivera notamment à crédibiliser ses actions. Car on en minimise l'importance. C'est pourtant ce à quoi se résument nos expériences urbaines quotidiennes : le vécu ordinaire de la ville est essentiellement l'expérience sensorielle de ce que les bâtiments nous laissent percevoir. Alors qu'il est couramment présumé artificiel ou superficiel, le décor représente en réalité un élément de *crédibilisation*. Il constitue la trame de nos actions, l'endroit même qui nous donne accès au réel. Il s'impose comme « un remarquable opérateur de saisie et de configuration du monde [6]. »
● Récemment, c'est par le motif ornemental que les architectes ont semblé embrasser la question du décor. Élément invariant de l'histoire de l'architecture, tour à tour vilipendé, glorifié, banni, réhabilité, critiqué, aimé, détesté, l'ornement s'est imposé, à toutes les époques et dans toutes les cultures, comme l'expression et le reflet des sociétés humaines. Pour l'historien de l'art Thomas Golsenne, l'ornement serait même nécessaire, en cela qu'il est « universel chez les humains et qu'il correspond chez les peuples autochtones à la forme d'artifice esthétique la plus prisée, la plus essentielle ». Il constituerait même « une marque d'humanité, ce qui distingue l'homo sapiens des autres espèces [7] ». Il va sans dire que le Mouvement moderne s'est employé à démontrer exactement le contraire pendant une grande partie du XXe siècle. Mais après avoir été massivement rejeté par les architectes modernistes, l'ornement coule des jours plus heureux, notamment depuis qu'il a été volontiers réhabilité par leurs descendants postmodernes dès le début des années 1970 [8]. Tant et si bien que la question ne semble même plus réellement faire débat dans le champ architectural ou artistique. Le sujet n'est plus controversé.
● On assiste, en somme, à une forme d'acceptation de l'ornement [9]. Plusieurs évènements culturels et institutionnels l'ont même mis au cœur des discussions il y a une dizaine d'années, exposant le retour du motif ornemental comme l'instrument d'une nouvelle modernité [10]. Mais s'il paraît nécessaire de considérer le décor aujourd'hui, ce n'est ni par le « façadisme », qui est une façon d'occulter la réalité constructive, ni par la question de l'ornement, qui a conduit à une prolifération de signes et d'images. Après avoir fait l'expérience, pendant une vingtaine d'années, de façades autonomes ornementées, la ville a certes gagné en diversité, mais cette diversité a-t-elle produit un environnement plus riche ? Permet-elle d'engager des relations, plus que jamais souhaitables, entre le public et l'architecture ? Étymologiquement, le décor est « ce qui convient, ce qui est séant [11] » : profitons-en pour se demander quel décor conviendrait aujourd'hui à notre époque. ●

L'envers du décor

Les effets de reconsidération et de requalification du monde architectural pour le décor sont-ils partagés par des champs de création connexes ? Comment le cinéma ou la littérature, par exemple, s'en emparent-ils ? Les détours sont toujours révélateurs. Malgré eux, Numéro 6 et Truman Barbank – les personnages principaux de la série *The Prisoner* et du film *The Truman Show* – sont les protagonistes de fictions dont les intrigues reposent sur l'inéluctable découverte de la superficialité de leur environnement et le désir associé de s'échapper d'une réclusion forcée, dont ils peinent à comprendre les raisons et les ressorts. L'univers construit participe à la frivolité et l'incarcération dénoncées, tantôt pur décor en carton-pâte, tantôt ballon gonflable neutre et conceptuel. De même que le cinéma, la littérature contemporaine ne cesse de nous le rappeler : nous vivons dans un monde prétendument artificiel. Les métropoles y sont considérées comme « les lieux de l'artifice et du faux où se brisent les relations humaines et s'aggrave l'isolement de l'individu [12] ». Rem Koolhaas avait déjà soulevé les apories auxquelles conduisait la *générisation* croissante de nos villes dans son célèbre ouvrage *S,M,L,XL*, au milieu des années 1990. Si l'artificiel s'impose en tous lieux, le vécu des citadines et citadins ne peut que s'appauvrir et se banaliser, compromettant tout contact possible avec la nature. Leïla Slimani en remet une couche, citant « la déréalisation du monde, le refus de l'histoire et de la géographie » dont la ville se veut désormais l'expression. Pour l'écrivaine, l'environnement urbain n'est qu'un vulgaire décor, un arrière-plan qui nous condamne « à vivre dans l'empire du même, à manger dans des restaurants identiques, à arpenter les mêmes boutiques sur tous les continents [13]. »
● Ces exemples montrent à quel point le décor est habituellement perçu, du moins dans d'autres champs de création, comme un élément destiné à cacher ou enjoliver une réalité dégradée. La valeur péjorative qui lui est associée colle à la peau de notre univers contemporain, qui reproduit partout

II.

des ambiances génériques et des modèles superficiels. Comme le rappelle l'écrivain Umberto Eco,

si l'on préfère le faux au vrai, c'est que le faux est dénué de défaut. Le décor relèverait justement du « fake », de l'inauthentique. Nous pensons tout le contraire : les architectes et les urbanistes doivent prendre au sérieux les éléments qui apparaissent à la surface, caractéristiques de l'expérience ordinaire de la ville. Ils méritent de la considération car ils représentent la voie d'accès pour la compréhension de ce que l'on partage collectivement. Les aspects courants de la vie ordinaire constituent le paysage des villes : les façades d'immeubles et de magasins, le trafic automobile, le fourmillement des piétons, la signalisation, etc. sont autant de manifestations apparentes du quotidien qui s'offrent à nos sens. Ces ambiances constituent le décor urbain, le décor de notre vie. Loin d'être superficiel, il est le lieu même de la profondeur. Des auteurs comme Walter Benjamin et Siegfried Kraucauer nous invitent justement à réconcilier surface et profondeur. Pour eux, c'est à la surface que les choses se donnent à lire. Le sens de la Modernité – ses objets, ses espaces, ses pratiques – pouvait être déchiffré dans les phénomènes les plus ordinaires de la vie. Défendre aujourd'hui le décor, c'est refuser d'opposer surface et profondeur. La surface est la profondeur ou, plus exactement, le lieu où elle devient visible et lisible. ● Il faut passer de l'envers à l'endroit. *L'endroit du décor.* Les architectes ont toujours été obnubilés par l'inessentiel, obsédés par la pureté de la fonction. On assiste, dans l'exercice architectural contemporain, à une forme de retrait esthétique et formel, exprimé par des ossatures dénudées, des abris souverains exhibés dans leur vérité cristalline. Certaines et certains considèrent encore aujourd'hui, sous les effets conjugués des différentes crises qui traversent la profession et de l'héritage toujours prégnant d'un Modernisme totalisant, qu'il faudrait se débarrasser de tout ce qui serait gratuit, dispensable, évitable : les ornements, les parements, les doublages, tous ces éléments réputés superflus et pourtant potentiellement porteurs de poésie, de récit, de sensualité. Décorer, c'est estimer, c'est considérer : le fait d'offrir un bijou n'est pas voué à embellir quelqu'un que l'on trouve laid, mais de prouver à cette personne qu'on la trouve belle [14]. Contre l'autocélébration de

II.

l'architecture, le décor permet de rendre compte des intelligences, des ambitions et des nouveaux défis de nos sociétés, en démontrant que les villes peuvent contribuer positivement à l'équilibre écologique de la planète. Pour cela, l'architecture ne doit pas se limiter à la production d'objets introvertis, muets et décontextualisés, mais suggérer et mettre en place les multiples relations que ces objets peuvent créer, pour imaginer un monde plus appropriable et plus durable. Le décor est le milieu qui n'appartient à personne et qui est à tout le monde. Remettre le décor à l'endroit, c'est s'intéresser à son caractère structurant, à sa dimension narrative, à la façon dont il porte un sens et à la manière dont chacune et chacun d'entre nous peut y avoir accès. ● De nouveaux processus et de nouvelles manières de faire ont depuis quelques années bousculé les automatismes de la fabrique de la ville : urbanisme transitoire, démarches exploratoires, concertation, construction en matériaux bio et géosourcés, etc. Ces actions collectives et ces démarches vertueuses établissent de nouveaux référents pour l'architecture. Elles donnent à voir des acteurs, des temporalités et des matériaux de projet inédits qui participent à l'écriture du récit de la ville en train de se faire. Considérer le décor, c'est aussi rendre visibles ces *nouvelles richesses* [15], et partager des éléments et des territoires prétendument minoritaires qui constituent la toile de fond de nos vies. ●

Planter le décor

Réconcilier l'envers à l'endroit, la surface et la profondeur : le décor est une trame unificatrice qui rend visible des façons de faire et des valeurs qu'il faut partager pour faire face aux bouleversements du monde. Dans le contexte actuel, nous avons besoin d'une vision lisible, d'un décor sur lequel projeter des modes de vie viables et désirables. Nous avons besoin d'imaginer de nouveaux récits fédérateurs, pour donner du sens à nos actions et nos manières d'habiter, de se déplacer, de travailler ou d'être ensemble. Le décor peut tenir cette fonction. Il constitue une interface de dialogue, un support de projection qui nous offre une image cohérente, structurante du monde que nous voulons habiter et qui nous permet de mieux le construire ensemble. Il nous faut planter un nouveau décor pour opérer la bifurcation écologique de nos sociétés. ● Alors que l'architecture cherche des alternatives aux méthodes extractivistes et à la surconsommation de carbone du monde de la construction, on assiste à une forme de consensus : apaiser l'overdose d'éclectisme dont les villes ont été le terrain de jeux depuis 25 ans ; retrouver de la cohérence et de la régularité dans les formes architecturales et l'environnement urbain. Les conditions de production actuelles de l'architecture, loin de l'opulence dont elle a pu jouir en des temps plus prospères, nécessitent de faire appel à de nouveaux référentiels de valeurs pour continuer à pourvoir les êtres humains d'espaces à parcourir, de lieux où demeurer. Malgré les efforts des architectes, qui portent de nombreuses réponses pour la plupart stimulantes, l'architecture écologique se résume malheureusement aujourd'hui à une série d'objets ou d'initiatives dispersées et autonomes. ● On se préoccupe davantage des performances de l'objet architectural que de sa dimension narrative. L'enjeu consiste pourtant à rendre les réflexions sur l'architecture en termes d'économie de matière partageables, intelligibles, désirables. Il paraît urgent de donner un rôle fonctionnel au décor : celui de la relation, de la résonance, du message. Le décor est

III.

le lieu de la réconciliation, où s'incarne un horizon d'attente partagé. Il permet de donner à lire que l'architecture n'est pas qu'un coût économique et écologique, mais le support d'un nouveau récit, une interface mouvante au service du développement durable et des sociétés humaines. A chaque époque son décor : celui de l'anthropocène réside peut-être dans la capacité de l'architecture à transmettre un message positif sur la transition écologique. Différents mouvements artistiques, comme le Bauhaus ou les Arts and Crafts, ont donné à lire, à travers une esthétique fédératrice, les enjeux d'une époque et ont participé à leur compréhension. Le décor représente précisément une façon de s'imprégner de ce qui nous entoure. Walter Benjamin parlait de *connaissance par distraction* : tous les éléments qui composent notre vie quotidienne fabriquent une expertise distraite. Les espaces, les objets, les savoirs sont incorporés et partagés avec d'autres sans avoir à y prêter attention. Comment voir sans avoir nécessairement à observer ? ● Alors que les citoyennes et les citoyens s'impliquent tous les jours davantage sur les questions écologiques, il est de notre ressort de partager les préoccupations du milieu dans lequel ils évoluent. Continuons à semer les graines de démarches et d'actions vertueuses, donnons à lire l'ensemble des passionnants chantiers, souvent ignorés, sur lesquels les architectes se penchent avec enthousiasme et résolution. Plantons le décor, cultivons le sens de l'économie de matière, de ressources, d'énergie, de manière à pouvoir se l'approprier et le prolonger dans notre propre vie. L'architecture de la résonance permet d'incorporer cette culture, à travers l'expérience ordinaire de l'espace. Construisons un cadre cohérent dans lequel inscrire collectivement nos actions. Plantons un espace vers lequel projeter nos visions de l'avenir, par-delà les incertitudes du présent. ●

(1)
Voir Jacques Ferrier, « La ville dense a trahi ses habitants », *Métropolitiques*, 27 avril 2020. [en ligne] Disponible à l'adresse : https://metropolitiques.eu/La-ville-dense-a-trahi-ses-habitants.html

(2)
Il est possible de constater l'évolution de la population, de même que d'autres indicateurs très instructifs, en direct sur la plateforme https://www.worldometers.info/fr/

(3)
Voir https://www.lemonde.fr/climat/article/2023/01/06/2022-annee-la-plus-chaude-jamais-enregistree-en-france_6156856_1652612.html et https://www.lemonde.fr/planete/article/2023/05/03/climat-le-retour-d-el-nino-l-enfant-terrible-du-pacifique-juge-tres-probable-cette-annee_6171883_3244.html

(4)
Citons tout de même l'exposition « La Beauté d'une ville », présentée au Pavillon de l'Arsenal en 2021-2022 ou la tribune de Philippe Rahm, « Le béton, l'aluminium et les façades vitrées sont devenus laids », *Libération*, 30 décembre 2022 [en ligne] Disponible à l'adresse : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/tribunes/philippe-rahm-le-beton-laluminium-et-les-facades-vitrees-sont-devenus-laids-20221230IRFOUDSCI5FVFPDH7OW6ACVR5E/

(5)
Jean-Louis Violeau, « Utopie n'a pas eu lieu », *Mouvements*, 6 janvier 2022. [en ligne] Disponible à l'adresse : https://mouvements.info/utopie-na-pas-eu-lieu/

(6)
Emmanuel Tibloux, « Les arts décoratifs sont devant nous », entretien avec Sylvain Bourmeau, *AOC*, 16 février 2019. [en ligne] Disponible à l'adresse : https://aoc.media/entretien/2019/02/16/emmanuel-tibloux-arts-decoratifs-devant/

(7)
Thomas Golsenne, « L'ornement aujourd'hui », *Images Re-vues*, 10, 2012. [en ligne] Disponible à l'adresse : http://journals.openedition.org/imagesrevues/2416

(8)
Voir le récent et imposant catalogue que le sociologue Jean-Louis Violeau dédie justement au postmodernisme. Jean-Louis Violeau, *Paris postmoderne. Architectures 1973-1993*, Paris, Pavillon de l'Arsenal, 2023.

(9)
Voir la conférence de Valéry Didelon, « Le retour de l'ornement : une controverse postmoderne », dans le cadre des cours publics de Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris, le 3 avril 2014. [en ligne] Disponible à l'adresse : https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/le-retour-de-lornement-une-controverse-postmoderne

(10)
Des cours publics de la Cité de l'Architecture à un dossier dans *AMC*, en passant par une exposition récente à la Cité du Design de Saint-Etienne, nombreuses sont les études qui ont montré l'expressivité de l'architecture du début du siècle : textures, couleurs, plantes, logos, messages, signes, motifs, sérigraphies pour caractériser la diversité, l'irrégularité, l'identité.

(11)
https://cnrtl.fr/definition/d%C3%A9cor

(12)
Christina Horvath, *Le Roman contemporain en France*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007.

(13)
Leïla Slimani, *Le Parfum des fleurs la nuit*, Paris, Stock/Folio, 2022, p.24.

(14)
Voir le chapitre que le philosophe Jacques Dewitte consacre au « sens ontologique de l'ornement » (pp. 64-81) dans son ouvrage *La manifestation de soi: Éléments d'une critique philosophique de l'utilitarisme*, Paris, La Découverte, 2010.

(15)
Nous empruntons ici l'expression à l'agence OBRAS et au Collectif AJAP14, qu'ils ont déployée pour le Pavillon France à la Biennale de Venise 2016. Voir Collectif AJAP14 et OBRAS, *Nouvelles Richesses*, Liège, Fourre-tout, 2016.

D’autres décors

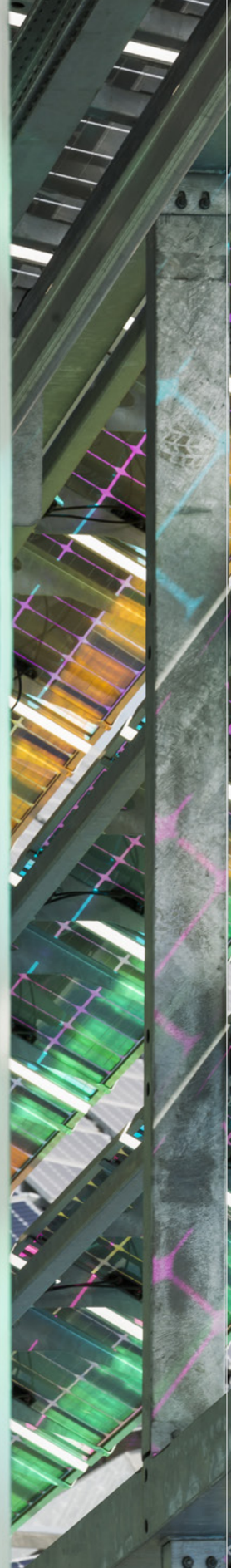
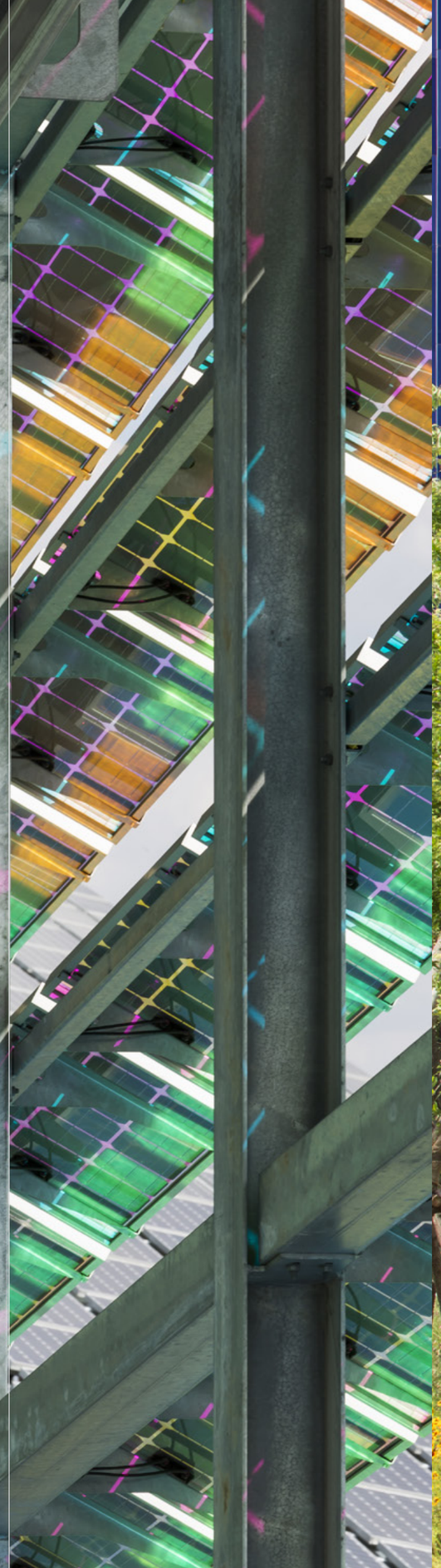
À Rouen, le Siège de la Métropole Rouen Normandie propose un décor singulier : une architecture facettée et transparente conçue pour jouer des variations de lumière du ciel normand, des reflets de l’eau et des couleurs du climat. Le bâtiment est revêtu d’une façade de verre irisant et diffractant la lumière solaire. C’est un registre poétique inspiré de Claude Monet. La décomposition de la lumière et la division de la couleur s’inscrivent dans la continuité des recherches des peintres impressionnistes.

La double peau ne joue pas qu’un rôle sensible : elle participe à la protection thermique passive des façades et intègre des panneaux photovoltaïques. Eux-mêmes revêtus d’un film coloré dichroïque, ils ne se limitent pas à jouer avec la lumière du soleil de façon optique mais contribuent de façon significative à l’autonomie énergétique du bâtiment.

La technologie est ici un élément de continuité. Elle met en relation, porte un message, réconcilie l’envers et l’endroit. Une forme de « ravissement », cher à Claude Monet, une interface de dialogue, un support de projection qui offre une image cohérente du monde à construire collectivement. Un décor impressionniste, un prototype environnemental.

Ailleurs, d’autres contextes, d’autres climats, d’autres rencontres produisent d’autres décors. Ici, des lames verticales de céramique verte ou bleue qui protègent les bureaux de la chaleur et filtrent les vues, remettant en lumière un matériau traditionnel chinois, en contrepoint de la banalité des murs rideaux habituels. Là, un jeu graphique de rampes minérales, de signalétique colorée et de miroirs pour renouveler l’image et l’expérience d’un site à forte densité urbaine. Ici, un drapé ondoyant qui se déploie pour rendre hommage à l’atmosphère subtile des bords de Loire. Là, un dispositif simple dont la modénature varie subtilement en fonction de l’orientation pour optimiser l’éclairement des espaces de travail, à l’image d’une institution ouverte et frugale. Autant d’éléments qui donnent à lire la profondeur, autant de décors cohérents et désirables sur lesquels projeter de nouvelles manières d’être ensemble.

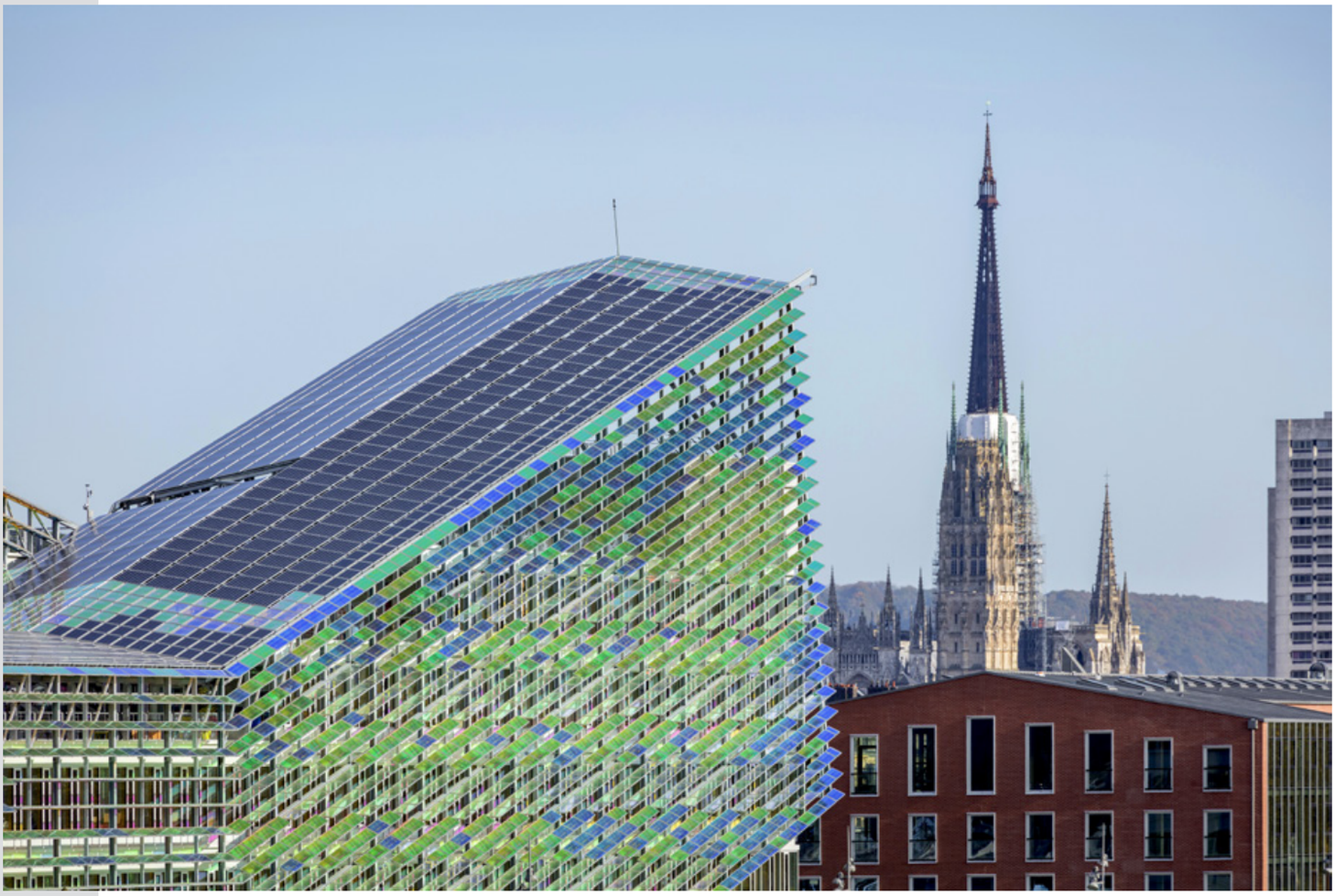
crédits photos : Luc Boegly, Myr Muratet

Sensual City Papers
est une publication de Sensual City, laboratoire de réflexion de Ferrier Marchetti Studio.
équipe : Amela Begovic, Matteo Belfiore, Jacques Ferrier, Fabien Goutelle,
Pauline Marchetti, Clémentin Rachet
Imprimé par Martin Impressions à Lons
en septembre 2024.

La série des
Sensual City Papers
est une libre contribution
au débat pour
repenser la ville.

Versions numériques
disponibles
en ligne.

www.
ferriermarchetti
.studio

contact et informations :
communication@
ferriermarchetti
.studio